51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 21 24 MAI 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT	Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*	Prélat de la Maison de Sa Sainteté Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
FONDATEUR	DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Canonisations de l'année jubilaire. — Don Bosco. — Une mère modèle. — II. Le caractère providentiel de la mission de don Bosco dans l'Eglise contemporaine. — Comment il se range auprès des grands créateurs de l'histoire ecclésiastique. — Il est l'apôtre de l'ère industrialiste. — III. En quoi on doit le considérer comme un précurseur de génie. — Grandes lignes de sa pédagogie. — IV. La sainteté de don Bosco. — V. En contraste avec cette pédagogie d'un saint, la mystique soviétique. — Comment on abrutit les masses. — L'opium d'une religion de la terre et du matérialisme. — Les absurdités de la mystique marxiste. — VI. Un pays catholique : la Belgique. — Un grand poète en langue wallonne : J. Mignolet.

I

Au cours de l'année jubilaire, qui s'est terminée, pour Rome, le 1er avril dernier, le Saint-Père a procédé à neuf béatifications et à neuf canonisations.

Les neuf nouveaux Bienheureux sont Euphrasie Pelletier, Vincenza Gerosa, Gemma Galgani, Joseph Pignatelli, Catherine Labouré, Rochus Gonzalès et ses deux compagnons martyrs, et Antoine-Marie Claret. Les neuf nouveaux Saints sont André Fournet, Bernadette Soubirous, Jeanne-Antide Thouret, Marie-Michelle du Saint-Sacrement, Louise de Marillac, Pompilius-Maria Pirotti, Joseph-Benoît Cottolengo, Thérèse-Marie Redi, et Don Jean Bosco.

De ces derniers saints, il en est qui sont déjà extrêmement connus chez nous, tels que Bernadette Soubirous et Louise de Marillac. Il en est d'autres qui appartiennent à cette période encore trop mal explorée de la restauration catholique au lendemain de la Révolution française, tels qu'André Fournet et Jeanne-Antide Thouret [1]. Il en est enfin dont les noms nous sont moins familiers, tels que ceux de Marie-Michelle du Saint-Sacrement et Thérèse-Marie Redi. Mais il en est un qu'il nous sera permis de mettre un peu à part des autres, parce que son exemple nous apparaît comme un modèle plus actuel que tous les autres, plus adapté aux conditions et aux exigences de l'apostolat. Ce nom, on l'a deviné, est celui de don Bosco. Je sais bien que nous devrions l'appeler maintenant saint Jean Bosco ; les jeunes générations ne manqueront pas de le faire ; mais pour les hommes de la nôtre, il est et il restera « don Bosco ».

Si nous parlons ici de lui, c'est que nous y sommes invités par les Revues qu'il nous appartient de recenser. Ainsi, les *Etudes* du 5 avril lui consacrent une vingtaine de pages délicieuses, signées de Charles Pichon, sous ce titre évocateur : *La Légende dorée de don Bosco, Quelques images sur la Vie d'un Saint*. — La *Civiltà cattolica* du 7 avril nous apporte un article très médité du P. E. Rosa, S. J., intitulé : *La vita interna nella santità et nell'opera del B. Don Bosco*. — La *Schönere Zukunft* du 29 avril présente de judicieuses remarques du Dr Oskar Herget, de Vienne, sur *Don Bosco en tant qu'éducateur*.

Ce dernier article cite notamment une appréciation intéressante de Lorenz Kellner, selon lequel entre don Bosco et le fameux Pestalozzi, l'un des maîtres de l'art de l'éducation, il y a « la distance de la Terre à Sirius. » Et bien entendu, c'est don Bosco qui l'emporte sur Pestalozzi. Ce dernier est demeuré un initiateur isolé ; don Bosco a propagé ses méthodes, il a travaillé en pleine pâte humaine. Il avait commencé à zéro et à sa mort il avait mis sur pied environ 250 établissements éduquant en chiffres ronds 300.000 enfants ou jeunes gens. Voilà ce qu'on appelle des réalisations. — Et la grande supériorité de don Bosco ne tient pas seulement dans les chiffres. La qualité est chez lui encore plus remarquable que la quantité des résultats obtenus. C'est que Pestalozzi n'est qu'un philosophe ; il s'appuie sur la raison. Don Bosco ne néglige aucun moyen humain ; mais tout son système éducatif *est suspendu au surnaturel*. Tout ce système repose sur Jésus-Christ, sur sa vie, ses exemples, sa mort, son Eucharistie surtout. L'éducation dite moderne se fonde sur la psychologie. Nous ne nions pas qu'elle ne contienne des principes utiles ; mais elle reste à la surface, tant qu'elle ne touche pas aux « ailes » du jeune homme, tant qu'elle ne l'aide pas à les déplier et à les mettre en pleine activité. Quelles sont ces « ailes » ? On l'a deviné, c'est la foi et l'amour, c'est la religion, l'unique véritable religion que la terre connaisse et puisse jamais connaître, la religion chrétienne.

[1] Sur cette dernière, qui a fondé la Charité de Besançon, une Congrégation extrêmement active et prospère, il faut lire le magistral ouvrage de M. le chanoine Francis Trochu, *Sainte Jeanne-Antide Thouret (1765-1826)*, in-8 de 500 p., 20 f., Vitte, Lyon-Paris.

Approchons-nous donc à notre tour de don Bosco. Rappelons sommairement sa vie et les fruits de son activité prodigieuse. Dégageons surtout son opportunité providentielle, car il y a, chez tous les saints, quelque chose qui est tourné vers leurs contemporains et qui, à travers eux, est un appel de la Providence aux âmes de bonne volonté [1].

De toutes les revues qui ont parlé de don Bosco, aucune ne l'a fait avec plus de ferveur, comme on le suppose bien, que le *Bulletin Salésien*, en son n° de la canonisation. C'est surtout à lui que nous emprunterons ce qui suit, sans toutefois négliger les autres articles signalés ci-dessus.

Faisons un petit voyage en Italie. Don Bosco est né au hameau des *Becchi*, qui fait partie du gros bourg de Castelnuovo d'Asti. Ce pays a vu côte à côte deux saints authentiques, le Bienh. Cafasso, béatifié en 1925, et S. Jean Bosco. A l'est de Turin, dans le triangle que forment, entre la vieille capitale et Alexandrie, le Pô et son copieux affluent, le Tanaro, s'étend l'une des régions les plus fertiles du nord de l'Italie. C'est le Haut-Montferrat, pays de douces collines ondulées, derniers ressauts des Alpes, qui ne dépassent nulle part 500 mètres, et au pied desquelles rient au soleil les petites vallées qui annoncent déjà la vaste plaine du Pô. C'est sur ces coteaux enchantés que pousse la vigne où mûrit le célèbre vin d'Asti, le champagne italien. Les Becchi étaient un petit groupe de maisons paysannes, où celle des Bosco ne comptait pas parmi les plus riches. Jean Bosco y naquit le 16 août 1815. Son père, François, mourut quand il n'avait que deux ans. Sa mère, l'admirable Marguerite, était une femme, comme dit le peuple, « à se mettre à genoux devant. » Elle était complètement illettrée, comme notre Jeanne d'Arc ; mais elle avait la science de Dieu, de l'Evangile et par conséquent de la vie et de l'éternité. Rien ne remplace cela ; nos éducateurs officiels l'ont oublié ; aussi nous ne voyons que trop la jeunesse qu'ils nous forment. Marguerite Bosco n'a rien, et trois enfants à élever, et sa belle-mère infirme qui demeure à sa charge. Elle ne plie pas sous le fardeau. Elle a en Dieu une confiance sans bornes. On voit dans sa vie le déploiement d'une énergie silencieuse, d'une vaillance muette qui restera pour ses enfants l'exemple ou mieux l'impulsion initiale qui dominera toute leur existence. C'est d'elle que le futur Saint apprit à adorer Dieu en toutes choses, à accepter sans se plaindre, et avec un cœur toujours chantant, les plus lourdes tâches, à travailler sans marchander sa peine, à affronter toutes les épreuves gaillardement et sans gémir comme les lâches, à voir Dieu dans la personne des pauvres, des errants, des affligés, des coupables, et l'on peut bien dire avec M. Pichon : « A Saint-Pierre de Rome, « maman Marguerite, » en la personne de son fils, a été, elle aussi, canonisée, » car les saints se forment, le plus souvent, sur les genoux de leurs mères.

Une nuit, en 1825, le petit Jean eut une vision annonciatrice. Il a vu en songe une cohue d'enfants qui criaient, hurlaient, invectivaient, blasphémaient, polissonnaient, puis une multitude d'animaux de toute espèce, ours, loups, renards, chiens, chevreaux, puis des agneaux, toute la psychologie humaine en symboles éloquents, et enfin il a entendu la voix très douce d'une Dame mystérieuse qui lui disait : « Un jour tu comprendras tout. » Jean Bosco ne pouvait parler de ce songe, dans la suite, sans une émotion particulière. Il y voyait la préfiguration de sa vie si étrange. Le lendemain matin, il avait raconté tout cela à sa mère et à ses frères. « C'est que tu garderas les moutons, » dit l'un. – « Peut-être bien que tu deviendras chef de brigands, » ricana le frère aîné, qui n'était pas du même lit et qui avait le caractère plus âpre. — « Pourquoi tant jaser sur un rêve ? » observe paisiblement la grand' mère infirme. Seule la mère réfléchissait. Il y a une immense cohue qui s'appelle l'humanité, où se rencontrent et se heurtent toutes les bêtes de la création. Le Bon Pasteur est venu, il y a dix-neuf siècles, pour changer ces loups en agneaux et les rassembler tous dans son Bercail. Ne serait-il pas dans les destinées de son petit Jean de travailler un jour à cette œuvre formidable, toujours en cours, jamais achevée, toujours nécessaire : le rassemblement des brebis sous la houlette du divin Berger ?

Le petit Bosco se distingua de bonne heure par une intelligence vive et ouverte, par une mémoire extraordinairement fidèle, claire et ordonnée. Il émerveilla un jour le curé de son village, à l'âge de onze ans, en lui répétant, sans une hésitation ni une erreur, les trois points d'un sermon prêché dans l'église de Buttigliera à l'occasion du jubilé de 1826. Ce fut le point de départ de sa vocation sacerdotale.

Rarement pourtant vocation fut plus traversée que celle-là. Il fallait, du sein de cette pauvreté voisine de la misère, se jeter dans les longues études qui mènent à la prêtrise. Il fallait lutter contre l'opposition hargneuse du frère aîné. Il fallait vaincre même la résistance de certains des maîtres de l'enfant. Retardé à chaque pas sur le chemin de son avenir, contraint, pour payer ses années d'études, de louer ses bras dans l'échoppe d'un tailleur, la forge d'un maréchal, l'arrière-boutique d'un confiseur ou la salle de billard d'un café, Jean Bosco put enfin, après quinze années de luttes héroïques et obscures, atteindre au sacerdoce, qu'il reçut le 6 juin 1841 ; il avait 26 ans.

Lorsqu'il avait pris la soutane, maman Marguerite lui avait dit : « Mon Jean, mon petit Jean,

[1] Pour une étude plus approfondie du nouveau saint, il faudra s'adresser aux ouvrages suivants : H. Faure, *La Jeunesse merveilleuse de don Bosco*, Vitte, Lyon-Paris, 10 f. ; — Delaubry, *Saint Jean Bosco* (surtout pour les enfants du patronage), Vitte, 2 f. ; — Auffray, *Un modèle de mère, Marguerite Bosco*, Vitte, 2 f. 50. — *La Pédagogie d'un Saint*, Vitte, 8 f., — et surtout le grand ouvrage : *Un grand éducateur, Saint Jean Bosco*, couronné par l'Académie française, Vitte, 20 f.

voici que tu as revêtu la soutane... Tu devines la joie, la douceur que cela me donne. Mais rappelle-toi que ce n'est pas l'habit qui honore l'état, c'est la pratique des vertus. Si par malheur tu viens à douter de ta vocation, je t'en supplie, ne déshonore pas ta soutane. Quitte-la tout de suite : j'aime mieux avoir pour fils un pauvre paysan qu'un prêtre négligent de ses devoirs. » Ainsi parlent les vraies chrétiennes. Ainsi se forment les saints. Au soir de sa première messe, célébrée à Castelnuovo le jour de la Fête-Dieu, il remonte, seul avec sa mère, vers le hameau des Becchi. Son âme déborde de tendresse reconnaissante pour son Dieu. Lorsqu'ils sont parvenus à l'humble logis, la maman allume la chandelle, prépare les lits et s'agenouille auprès de lui pour la prière du soir. Puis elle se relève, prend ses mains dans les siennes et lui dit simplement : « Te voilà prêtre, mon Jean, chaque jour tu vas dire ta messe, mais commencer à dire la messe, rappelle-toi-le, c'est commencer à souffrir. Chaque matin aussi tu prieras pour moi, je le sais et c'est tout ce que je te demande. Tu es prêtre maintenant, ne songe plus qu'au salut des âmes et ne t'inquiète pas de moi... » Ils s'embrassent et s'endorment, remplis de bonheur, ayant tout sacrifié l'un et l'autre !

Oh ! la belle âme de mère ! Oh ! la belle âme de fils ! Et comme cela nous change des calculs sordides et terre-à-terre, des ambitions vaines et des égoïsmes insatiables. Telle était bien, dans notre France, la vieille société chrétienne. Nous en avons connu de ces mères illettrées et cependant plus sages et plus profondes que les plus savants philosophes ! Qui nous les rendra ?

II

Nous ne suivrons pas dans le détail la carrière apostolique de don Bosco. Il y aurait trop de choses à dire, et il semble plus utile de rechercher les vues de Dieu à travers cet homme admirable. Ce fut en effet le propre du génie de don Bosco de frayer des voies nouvelles, de créer des formes inédites d'apostolat, d'entraîner ses frères du clergé vers des méthodes jusque-là inconnues, de fournir enfin au *Misereor super turbam* du Cœur de Jésus une interprétation pratique adaptée à un âge naissant. Les grands saints ont des lumières qui les mettent en avance sur leurs contemporains. Ils rejettent certains éléments du passé pour n'en garder que l'âme en la réincarnant sous des formes nouvelles.

Il fallait à l'ère industrielle, à l'aube de son plein épanouissement, une présentation particulière de l'amour vainqueur qui s'exhale dans l'Evangile. Don Bosco fut chargé par Dieu d'une sorte de révélation des formes d'apostolat dans une société rongée par les cupidités terrestres et désolée par les misères sociales qu'engendra le libéralisme sans entrailles des économistes bardés de statistiques et ignorants de la grandeur des âmes. C'est par là qu'il mérite d'être rangé parmi les grands créateurs de l'histoire catholique. S. Benoît, au v^e siècle, avait inventé le moine défricheur, le moine copiste, le moine gardien, sans y penser et sans y prétendre, de la civilisation antique, tout en restant par-dessus tout fidèle aux lois du monachisme chrétien, qui est essentiellement la poursuite de la perfection spirituelle sur les pas de Jésus, dans la prière et la pénitence. S. François et S. Dominique ont créé, au XIII[e] siècle, le moine prédicateur, le moine missionnaire, le moine pauvre et désintéressé, consacré tout entier à une œuvre de régénération sociale et religieuse, au milieu de l'envahissement de la richesse matérielle. S Ignace de Loyola et sainte Angèle Merici, au XVI[e] siècle, ont créé le religieux et la religieuse destinés à l'enseignement de la jeunesse dirigeante ; ils ont compris que par la jeunesse on prépare l'avenir, et que dans une société qui attache de plus en plus d'importance au savoir, il importe de donner à la jeunesse chrétienne une primauté à la fois dans la science et dans la vertu. S. Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac ont établi, au XVII[e] siècle, le religieux et la religieuse voués à l'évangélisation des campagnes et au soulagement des pauvres, tandis que S. Jean-Baptiste de la Salle, inspiré par le pieux lyonnais Charles Démia, s'est montré, lui aussi, un précurseur providentiel, en instituant, à l'aube du XVIII[e] siècle, et en un temps où la bourgeoisie incrédule voulait à tout prix maintenir le peuple dans l'ignorance, une Congrégation d'éducateurs du peuple.

Eh bien ! c'est dans cette grande lignée des bienfaiteurs de l'humanité et des créateurs de l'histoire chrétienne qu'il convient de placer don Bosco. Lui aussi, il a inventé. Lui aussi, il a pressenti ce qui n'existait pas encore sous ses yeux, ce qui allait venir, ce qui devait apparaître bientôt dans toute l'Europe et dans tout l'univers : à savoir, le développement subit de l'urbanisme, l'accumulation des masses ouvrières dans les cités modernes, conséquence inévitable du machinisme et de l'industrialisme, et provoquant la rupture fatale et mille fois déplorable des anciens cadres familiaux et sociaux, la séparation des classes et bientôt leur opposition acharnée, l'abandon de la jeunesse et de l'enfance prolétariennes, exposées comme une proie sans défense à toutes les promiscuités, à toutes les sollicitations, à toutes les démoralisations, à tous les appels du vice, à toutes les contagions de l'usine et de la rue.

Au moment où don Bosco arrivait à la prêtrise, cela ne faisait que commencer. La société de 1841 est encore bien différente, au point de vue industriel, de la société de 1934. Mais la bourgeoisie était déjà tournée vers la terre et l'argent. La civilisation avait perdu sa route [1] ; elle tournait le dos à l'Evangile de Jésus-Christ. S'il est vrai, comme l'a dit Bergson, que la création est « une machine à faire des dieux », le machinisme ne s'occupait, lui, qu'à faire des brutes dans un monde « sans âme ».

[1] *Ego sum* VIA, *veritas et vita.* (Jo., XIV, 6).

Sachant que le prêtre ne renonce à sa famille que pour appartenir plus parfaitement à toutes les âmes, le jeune don Bosco voulut être le père spirituel de tous ceux qui n'avaient plus de foyer spirituel, des déracinés, des vagabonds, des épaves de la société industrielle. Le machinisme ne voit dans la masse ouvrière que des rouages, des instruments de travail, un matériel humain qui doit rejoindre, quand il est usé, la vieille ferraille. Le socialisme, cette religion à rebours, n'a rien compris à la détresse de ceux qu'il prétend venger de l'injustice sociale. Il part du même principe que le capitalisme, à savoir, que le bonheur de l'homme est dans la jouissance terrestre, dans la possession des mêmes droits, des mêmes plaisirs, des mêmes satisfactions que le bourgeois incrédule qui exploitait le peuple pour son profit. Le socialisme n'a pas compris cette vérité primordiale que le bonheur — autant qu'il peut exister sur cette terre — est une disposition d'âme, une assiette de l'esprit, une sérénité intime, un équilibre mental et religieux, un épanouissement spirituel, une joie du dedans que Dieu seul peut donner. Le socialisme promet le paradis et ne peut donner que l'enfer. Il n'a même pas vu que la haine fait plus de mal à celui qui l'éprouve qu'à celui qui en est l'objet. Il a prêché la haine des classes. Il a abruti les masses pour les jeter en un assaut désespéré à la conquête de ces richesses illusoires qui ne pourront jamais être distribuées avec assez d'abondance et d'équité pour combler même les désirs charnels, à plus forte raison pour apaiser la soif inextinguible des âmes.

Don Bosco a été le premier à se porter sur le champ de bataille choisi par le démon, ennemi des hommes. La bourgeoisie incrédule ou hypocrite avait réussi, à force de menaces ou d'intrigues, à intimider le clergé, à le tenir à distance, comme on tient les saints dans des niches. Le prêtre, au temps de don Bosco, était réservé, grave, un peu triste, très embourgeoisé, passablement janséniste, en tout cas trop souvent peu abordable pour les petits et mal informé du cheminement du mal dans les régions inférieures de la population des anciens pays chrétiens. Disons les choses comme elles sont : nous avons en partie perdu le contact intime avec le peuple, c'est un fait à jamais déplorable ; si nous ne l'avons pas perdu davantage, c'est à don Bosco et à ses émules que nous le devons.

A vrai dire, il fallait un saint pour résoudre le difficile problème qui se posait devant le clergé d'alors. Quand on voit don Bosco traîner derrière lui toute une marmaille déguenillée et tapageuse, quand on constate les difficultés qu'il eut à se procurer un local pour loger son petit monde, on comprend que la société policée et raisonneuse ait regardé presque comme un scandale ce jeune prêtre qui n'avait plus le souci de la tranquillité des voisins, qui s'obstinait à réunir autour de sa soutane fripée des bandes d'incorrigibles voyous des rues et à déranger tout un quartier avec leurs jeux et leurs cris.

Mais en s'adressant à la jeunesse ouvrière, don Bosco a fait preuve d'une clairvoyance supérieure et à coup sûr providentielle. Ce fut une première et importante nouveauté et qui en entraîna beaucoup d'autres, car la nouveauté du champ d'action eut pour résultat celle des moyens et des méthodes. Nous dirons dans un instant ce que furent les initiatives de don Bosco et jusqu'à quel point il convient de voir en lui un génial précurseur. D'une façon générale, disons qu'*il a saisi les procédés du mal pour les retourner contre lui.*

Il n'a pas cru pouvoir mieux faire, pour remédier à la corruption, que de regarder la corruption en marche. Pourquoi un enfant d'ouvrier court-il plus de risques dans les rues d'une ville que dans les champs de la campagne ? Parce que, à la campagne, il n'a que des spectacles en général sains et honnêtes ; parce qu'il est encadré dans la famille, le hameau, la paroisse où tout le monde se connaît et se contrôle ; parce que l'esprit de masse n'agit pas sur lui au même degré. A la ville, au contraire, le jeune garçon, la jeune fille, dans le monde du travail, sont livrés à eux-mêmes sans surveillance. Ils se groupent d'abord pour jouer, ils se corrompent mutuellement. Les conversations qu'ils entendent, les spectacles qu'ils voient, les contacts brutaux qu'ils subissent dans les taudis où ils s'entassent, tout les pousse au vice et à une sorte de prostitution de leurs cœurs et de leurs corps. Mieux que cela, ou plutôt pis, l'enfant d'ouvrier n'a pas plutôt appris à lire qu'il est assiégé par toute une littérature pornographique, qui sollicite tous les instincts les plus vils de son être. Don Bosco a vu surtout cette influence de la presse moderne dans la démoralisation des foules. Il a vu le journal, le tract, l'affiche murale, la musique, le théâtre, les amusements mondains, monter à l'assaut du cœur du jeune baptisé de nos nations contemporaines, lui enlever de bonne heure sa parure d'innocence et de fraîcheur, lui communiquer une sorte de sénilité précoce et hideuse qui s'appelle le cynisme de l'enfant et de l'adolescent. Et son coup d'œil de génie a consisté à ne pas maudire indiscrètement ce « progrès » de l'instruction, dont les résultats sont parfois si lamentables, mais à se servir au contraire de toutes les armes de ce prétendu progrès pour préserver, ou du moins pour purifier, pour relever, pour redresser et raffermir la jeunesse ouvrière, c'est-à-dire exactement du journal, du tract, de l'affiche murale, de la musique, du théâtre, des amusements, non plus il est vrai mondains, mais honnêtes et sains, rafraîchissants et utiles à la fois à la santé du corps et à celle de l'âme.

Don Bosco a créé le *patronage.* Cela suffit à sa gloire. Cela seul suffit à faire de lui l'un des héros de la bienfaisance catholique dans le monde.

Mais il n'a pas fait que cela. Il s'est souvenu constamment de la grande œuvre d'évangélisation qui doit se poursuivre dans le monde. Il s'est rappelé que ce qui fait le propre des œuvres de Dieu, c'est qu'elles tirent leur survivance de leur vie

même : le fleur engendre la fleur, l'oiseau reproduit l'oiseau, tandis qu'un avion ne reproduit pas un autre avion, une locomotive une autre locomotive ou même un tableau un autre tableau. Le patronage catholique doit engendrer les apôtres qui fonderont d'autres patronages catholiques. Le patronage, dirigé par don Bosco, ne tend pas seulement à faire des chrétiens exemplaires dans le monde, il tend à faire d'autres Jésus-Christ, c'est-à-dire des prêtres conquérants et forts. Don Bosco, fondateur du patronage, est aussi fondateur de deux Congrégations religieuses : les Salésiens et les Sœurs de Marie-Auxiliatrice. On comprend que ses enfants aient pu lui faire, à Pâques dernier, le plus extraordinaire des triomphes. Le 2 juin 1929, lors de sa béatification, il y avait eu 50.000 jeunes gens pour l'acclamer sous les voûtes de Saint-Pierre, si bien adaptées à de telles cérémonies. Le 1er avril 1934, il y eut 80.000 adolescents ou jeunes hommes pour glorifier le nouveau saint.

III

« Dire de beaucoup de saints qu'ils sont à la page, écrit le *Bulletin Salésien,* est un éloge trop maigre. Il faut dire qu'ils sont déjà à la page suivante, voire à la fin du chapitre. De cet esprit précurseur saint Jean Bosco nous offre un exemple typique. Il annonça et réalisa toutes les formules d'apostolat de demain et même d'après-demain. »

Nous avons parlé de la presse ; il en a vu la puissance. Il a compris que le peuple ne cherche pas les raffinements, que la littérature proprement dite n'est faite que pour les Cénacles, que l'Evangile, dans sa sobriété et sa simplicité, est le type de ce qu'il faut écrire pour les foules : il leur faut du pain, de la substance, et non pas des simili-gâteaux. Dès 1842, il lance son premier volume. Cet homme si occupé emploiera ses nuits à écrire pour le peuple. Il a laissé une production de cent et quelques ouvrages. Ce sont des manuels : Histoire sainte, Histoire d'Italie, Système métrique ; une collection d'auteurs chrétiens et une autre d'auteurs païens ; une revue pour défendre la religion : les *Lectures catholiques ;* un almanach intitulé le *Galantuomo* ou le *Brave garçon*, et même une comédie : *Le Petit ramoneur*. Faire « gémir la presse » a été une de ses passions. Vers la fin de sa vie, en 1883, il faisait visiter son imprimerie à un jeune professeur du Grand Séminaire de Milan, âgé de 27 ans. Il lui exposait les raisons pour lesquelles il voulait toujours être au courant du progrès de son temps : « Voyez-vous, Monsieur l'abbé, lui dit-il, don Bosco veut toujours être à l'avant-garde de tout progrès capable de travailler au salut des âmes. » — « Ce professeur du Grand Séminaire de Milan, qui nous a rapporté le propos, écrit M. Pichon, s'appelait don Ratti. Il s'appelle maintenant Pie XI et c'est lui qui vient de canoniser l'apôtre imprimeur. »

S'il est une idée que l'on exprime avec une force croissante à l'heure actuelle, c'est bien celle de la nécessité de l'Action catholique. On sait en quoi cela consiste : l'Action catholique, c'est l'appel continu du clergé à la coopération des pieux laïques. C'est la mise en œuvre, sur une échelle toujours plus étendue, des dévouements jusque-là inemployés du monde des fidèles. Nous avons maintes fois appuyé ici-même sur la nécessité de former des apôtres parmi nos jeunes gens, nos hommes, nos jeunes filles et nos dames de paroisse [1]. Eh bien ! cette idée, à laquelle le pape Pie XI tient de façon si évidente et qui est si juste, don Bosco l'a mise en pratique dès 1845 et il a fait approuver et bénir par Rome cette organisation dont le nom est tout un programme et une méthode : *les Coopérateurs salésiens*.

Nous avons déjà dit que, de son temps, le clergé était plus ou moins figé dans une certaine raideur, non exempte de jansénisme plus ou moins conscient. Il n'était pas d'usage de pousser jeunes gens et jeunes filles à la communion fréquente. On en détournait plutôt, sous prétexte de maintenir le respect dû au Saint-Sacrement. Don Bosco n'attendit pourtant pas d'être un vétéran du sacerdoce pour rompre avec cette routine néfaste. Dès 1846, il s'engageait dans la voie toute opposée ; il devançait les décrets libérateurs de Pie X sur la communion des enfants et sur la communion quotidienne. Il était donc de 60 ans environ en avance sur son temps !

Autre chose encore : les retraites fermées sont, sans doute, très anciennes dans l'histoire de l'Eglise, puisqu'elles remontent en somme au Cénacle. Mais il y a quatre-vingts ans, personne n'osait les préconiser dans le monde chrétien courant. La retraite était réservée aux religieux et aux nonnes. Don Bosco, dès 1852, y invitait 130 apprentis et ouvriers de ses trois patronages turinais, dont l'âge allait de 15 à 52 ans. Il revenait de la sorte à l'un des procédés qui réussirent si brillamment à la Compagnie de Jésus naissante, lors de sa première expansion, en Italie et en Europe, vers le milieu du XVIe siècle. On sait du reste que les *Exercices* de S. Ignace ont été l'un des moyens les plus puissants de la restauration chrétienne au siècle de la Réforme [2].

Nous savons par expérience que, dans notre monde surmené, il n'est pas toujours facile de saisir les ouvriers et les ouvrières. Il faut s'ingénier pour se mettre à leur portée et s'adapter à leurs heures. Don Bosco avait aussi compris cela. Les *Missions de midi* fondées, vers 1907 ou 1908, par l'abbé Turgis à Paris, ont sans doute fait un bien immense parmi ces petites ouvrières que l'on appelle les « midinettes. » Mais don Bosco, dès 1849,

[1] Et nous avons dit que la diffusion de la *Vie de Jésus* dans les familles est tout à fait propre à faire lever cette moisson d'apôtres dont nous avons besoin.

[2] Et ceci ne doit pas être perdu de vue en notre siècle, qui doit être aussi un siècle de Réforme catholique dans toute la force du terme Puisque le Jubilé est étendu à tout l'univers, ce sera l'une des tâches des pasteurs d'âmes, au cours de cette année jubilaire, de multiplier les retraites pour tous les âges, comme de faire pénétrer la *Vie de Jésus* dans tous les foyers.

avait pris la même initiative à Turin, et il groupait, non seulement entre midi 25 et midi 55, mais encore le matin, avant l'entrée au chantier, et le soir après la sortie de l'atelier, toute la jeunesse ouvrière de cette ville. Et pour convoquer ses auditeurs et auditrices, il se servait d'un procédé très employé actuellement et parfaitement inconnu alors : l'affiche et le papillon collé partout, sur les murs, aux vitrines, aux portes des églises.

Les incroyants se font gloire très souvent d'avoir découvert les colonies de vacances. Ils nomment les inventeurs ou plutôt l'inventeur : ce serait le pasteur Bion, de Zurich, en 1872. Et il est fort possible que le pasteur Bion les ait redécouvertes pour son usage personnel et que les laïques les aient copiées sur lui. Mais nous ne pouvons pas laisser dire qu'il en a eu le premier l'idée et le mérite, car don Bosco l'a précédé de plus de 10 ans dans cette voie. Dès 1861 il les inaugurait à Turin, et dès cette époque elles ont connu un succès si franc que l'un des bénéficiaires de ces inoubliables randonnées de trois semaines, à travers les collines du Montferrat, le P. Francesia, écrivain de race, en a fixé le souvenir joyeux dans un volume qui se fait encore lire : *Les Promenades d'automne*. On allait le plus souvent se faire héberger chez un brave paysan, qui n'était autre que le propre frère de don Bosco, non pas l'aîné, Antoine, demeuré très droit sans doute, mais d'abord peu commode, mais le second, Joseph, qui admirait son cadet, don Giovanni, et se montrait tout fier de collaborer avec lui, dans la mesure de ses moyens.

Dans la pénurie de vocations sacerdotales dont souffre notre époque, don Bosco avait compris, de bonne heure, que l'un des moyens les plus sûrs de recruter des apôtres était de jeter les filets en pleine jeunesse ouvrière. Il savait qu'en dépit des apparences, il y a dans le peuple le plus éloigné à première vue des pratiques religieuses, des trésors disponibles d'esprit apostolique. Il avait fondé en 1872 sa première œuvre des « vocations tardives. » Bien mieux, il avait, en 1879, supplié le pape Léon XIII d'attirer l'attention des évêques sur cette source si précieuse de concours inespérés et féconds.

Par dessus tout, don Bosco fut *un éducateur*. Il a découvert d'instinct les lois essentielles du grand art de l'éducation. N'est-ce pas l'art des arts, celui-là : cultiver des âmes, les amener à s'épanouir, à produire des fleurs et des fruits d'humanité supérieure, c'est-à-dire de sainteté ? Comment s'y prenait-il ? Ah ! c'est là surtout qu'il fut en avance sur son temps.

Nous avons parlé de Pestalozzi. Qui était ce personnage ? Un pédagogue suisse, né à Zurich en 1746 et mort à Brugg en 1827. Jean-Henri Pestalozzi trouva dans l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau le germe de sa vocation propre. Il corrigea les idées du grand romantique, les adapta à la pratique et les rendit populaires. Il conçut le plan d'éveiller progressivement les facultés humaines, en suivant pas à pas la date de leur développement dans la croissance psychologique de l'adolescent. Il voulait établir l'instruction agricole et professionnelle ainsi que l'enseignement mutuel. Il se voua notamment avec un zèle d'apôtre à l'instruction des enfants pauvres. Il ouvrit des écoles successivement à Neuhof, Stanz, Burgdorf, et enfin Yverdon. Nous ne lui marchanderons pas notre admiration. Mais nous dirons sans crainte que don Bosco, sans le connaître et sans le copier, lui fut cent fois supérieur, parce qu'il sut utiliser au maximum cette puissance d'inspiration, d'élan, de dévouement, de hautes ambitions qui se nomme la foi. Pestalozzi était croyant, mais à la manière de Jean-Jacques. Don Bosco était un saint catholique. Pascal dirait ici : C'est d'un autre ordre !

Les grandes lignes de sa pédagogie sont les suivantes : — La persévérance des mœurs chez le jeune homme est fonction d'une foi et d'une piété vraies. Il est donc urgent d'asseoir la pureté morale de nos jeunes gens sur ce double fondement. Ils ont, à leur insu, soif de Dieu, autant que Dieu a soif de les posséder. Il appartient au prêtre de donner Dieu à ces jeunes cœurs et de donner ces jeunes cœurs à Dieu. Faire vivre les jeunes gens dans l'union intime avec Dieu, voilà le terme à obtenir. Mais quel est le moyen le plus efficace pour y arriver ? Méfions-nous de la méthode autoritaire : elle ne fait le plus souvent que des hypocrites. Donc substituons au « système répressif » le « système préventif. » Allons au-devant des âmes ; faisons-les s'épanouir dans la joie, qu'elles baignent dans la sainte allégresse des enfants de Dieu. Qu'elles soient mises de bonne heure à l'école de Jésus, que l'Evangile leur soit ouvert, qu'elles y sentent la présence dévorante d'un amour divin à leur égard, qu'elles comprennent que l'amour de Jésus est l'atmosphère des âmes comme l'air est celle des oiseaux et l'eau celle des poissons. Il y a pour chaque créature des conditions d'euphorie, de bien-être, de développement physique et moral qu'il faut découvrir. Ces conditions, pour les âmes humaines, sont réalisées dans l'Evangile ; Jésus bien connu et bien compris est pour elles une source permanente de joie. Le grand art de l'éducateur catholique sera d'amener les jeunes gens à s'abandonner à cette joie, à l'aimer, à la rechercher, à ne plus pouvoir s'en passer. « On l'a très bien dit, *le Salésien est un oiseleur d'âmes enfantines*. Il les capte, il les gagne, il ne peut pas les effaroucher. Il les prend dans le filet de sa gaieté, il les charme par sa tendresse, il les élève en liberté, il les laisse s'épanouir, il fait chanter ces oiseaux, il les baigne dans une atmosphère de joie et de lumière. A mille lieues de la police, la surveillance salésienne est la vigilance de l'amour ! A mille lieues de la discipline purement extérieure, l'autorité salésienne, pétrie de bonté, met de l'ordre en agissant par le dedans ! »

Cette méthode de don Bosco fut celle de tous les saints, grands manieurs de foules, et nommément de Vincent de Paul, de Philippe Néri, de François de Sales.

Comme Philippe Néri, don Bosco fut un saint joyeux. Sans doute, c'est le propre de tous les saints d'être joyeux ; mais il en est qui joignent à la joie surnaturelle un tempérament porté naturellement à la joie. Don Bosco avait toujours eu un entrain extraordinaire. Tout petit, il copiait les tours des acrobates, étudiés sur le champ de foire [1]. L'allégresse est une loi de la nature. La tristesse est une invention du démon. La fausse joie aboutit toujours à la tristesse. Le péché conduit fatalement au découragement et au désespoir. Tout ce qui est dans l'ordre voulu par Dieu est harmonieux et joyeux.

Tirons de là nos principes de pédagogie. Il faut que l'enfant baigne dans la joie, que le travail lui devienne une joie, que la vertu soit pour lui source de joie. Qu'il s'épanouisse donc pleinement. Ne le comprimons pas dans son besoin légitime de détente et d'expansion. « Criez, sautez, faites du tapage, dira l'éducateur chrétien à ses enfants, travaillez surtout d'arrache-pied au métier de votre choix, passionnez-vous pour l'étude ; mais avant tout, par-dessus tout, enfants de Dieu, restez dans ses bras, respirez sur son cœur, buvez l'amour à sa source, vivez dans la familiarité divine, gardez intacte la grâce, qu'elle vous soit plus chère que la prunelle de vos yeux. Pour cela restez en contact avec la clémence divine par le sacrement de Pénitence, avec la force divine par la communion quotidienne, avec le secours divin de Marie Auxiliatrice. »

Sans doute, les meilleures méthodes ont leurs insuccès. Jésus lui-même a connu la contradiction plus que tout autre ; il a rencontré des résistances pendant sa vie terrestre ; il en rencontre encore dans notre ministère, bien que ce soit lui qui le guide, l'inspire et le féconde. Les apôtres du Christ ont eu en général même plus de succès que lui-même, selon la promesse qu'il en avait faite en disant : « En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais et *il en fera de plus grandes*, etc. » (Jo., XIV, 12). Ne nous laissons donc pas arrêter par le sourire désabusé du sceptique :

« Avec lui, écrit le *Bulletin Salésien,* nous conviendrons que plus d'un ancien élève de don Bosco n'a pas persévéré sur le chemin que lui avait montré son maître. De ces enfants prodigues, don Bosco en a compté et plus qu'on ne croit. Il y a dans sa vie un songe curieux, dit « le Songe de la roue, » où à travers une lentille monstre un personnage mystérieux découvre au saint l'état d'âme de ses fils. Or, dans le nombre, il en aperçoit qui ont la langue percée en raison des vilains propos qu'ils tiennent ; d'autres portent à la nuque de répugnants ulcères, indiquant une âme esclave de ses propres caprices ; au cœur de quelques uns grouille un nid de vers, symbole des passions honteuses qui les dévorent ; ceux-ci sont complètement sourds, c'est-à-dire rebelles à toute exhortation au bien, et ceux-là ont les lèvres closes par un cadenas, parce qu'en confession ils cachent leurs péchés. Et le défilé de ces misères physiques continue, implacable, terrifiant, car chacune d'elles indique un vice triomphant. A un moment, le pauvre don Bosco ne résiste plus au spectacle : « Mais, ils sont donc perdus, ces malheureux ! Est-ce possible ? Au lendemain d'une retraite ! A quoi ont donc servi mes travaux, mes fatigues, mes conseils ? Ah ! si je m'attendais à cela !... »

Attirant alors son regard sur un autre tableau, le personnage mystérieux montre au saint une foule d'enfants qui se divertissent dans la plaine. — « Vois-tu cette multitude ? — Oui. Qui sont-ils ? — Ce sont tes fils que le Seigneur te réserve pour te consoler des autres. Pour un de ceux-là, tu en compteras cent de ceux-ci. »

Un sur cent de déchet ! Ce serait trop beau, si c'était vrai ! Et pourtant, si l'on fait entrer en ligne de compte la qualité de certains fruits obtenus par don Bosco, si l'on se rappelle qu'il est de ses élèves qui ne tarderont peut-être pas beaucoup à être proposés à l'imitation et au culte rituel des chrétiens, si l'on calcule que 10 justes pesaient autant dans la balance divine que toute la ville de Sodome, il ne paraît pas impossible que le pourcentage indiqué soit exact. Mais, même en ne considérant que la quantité, en essayant de traduire en chiffres à peu près justes l'efficacité numérique de la méthode de don Bosco, maniée par lui-même, — car une méthode vaut surtout par la valeur de celui qui en fait usage, — nous entendons le Saint en personne nous dire : « Elle réussit dans la proportion de 90 %. Et sur les 10 enfants qui semblent échapper à sa prise, elle a encore une influence discrète et réelle ; elle les rend moins dangereux. »

Dans l'entourage de Jésus il y eut un Judas : 1 sur 12, telle fut la proportion d'insuccès du Christ. Mais l'influence produite sur Judas ne l'amena pas à être moins dangereux ; on ne peut pas prendre à la lettre l'observation de don Bosco à ce sujet. La loi générale en cette matière est mieux rendue dans l'Apocalypse : « *Qui nocet, noceat adhuc, et qui in sordibus est, sordescat adhuc, et qui justus est justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc.* » (XXII, 11).

On connaît par ailleurs l'expérience faite par don Bosco : il sortit un jour avec des centaines de détenus, en promettant de les ramener tous en prison le soir. Et il tint parole. Mais voici un trait moins connu.

Le célèbre Crispi, qui dirigea pendant tant d'années la politique italienne et que l'on peut considérer comme le Combes italien, eut un jour, vers 1878, l'idée de confier à don Bosco et à ses fils la maison de correction de Turin. Le Saint accepta, en posant quatre conditions : liberté complète sur le chapitre religieux (il ne voulait pas être gêné par d'absurdes règlements dans la façons d'agir sur ces pauvres âmes de jeunes garnements), départ des gardiens, unité de direction, subside quotidien de 0 f. 80 par tête. Tout était prêt. Les conditions avaient été transmises au ministre. S'il avait eu vraiment l'amour du peuple, comme les démocrates en général s'en vantent et les francs-maçons surtout, Crispi aurait pu tout au moins tenter une expérience. La haine

[1] **Mais s'il conviait les gens du village à venir assister à une séance comique de sa façon, il n'oubliait pas de leur faire payer l'entrée par la récitation d'une prière.**

de Dieu fut plus forte. Crispi refusa, en donnant cette explication : « Je connais don Bosco. Il est capable de faire des prêtres de tous ces détenus ! Des prêtres, nous en avons assez comme cela ! »

Pouvait-on vanter, en termes plus forts, l'excellence de la méthode du Saint ?

IV

Nous avons bien précisé que la méthode de don Bosco, si bonne qu'elle soit, n'a de valeur parfaite que si elle est maniée par de vrais apôtres. Il n'y a pas de formule abstraite du succès en apostolat. La foi est une contagion divine; on n'allume ce flambeau qu'à d'autres flambeaux. Le secret des triomphes de don Bosco, c'est sa vie intérieure, c'est l'héroïcité de ses vertus. C'est ce que fait très bien ressortir le P. Rosa, dans l'article de la *Civiltà*, signalé au début de cette Causerie. Il faut, pour connaître l'âme du saint, étudier les pièces de son procès canonique, publiées en 1907 [1].

Leur examen fait ressortir la sainteté de don Bosco de la manière la plus éclatante. On sait sur quel plan *ne varietur* sont conçus ces dossiers de béatification. On y passe en revue les vertus théologales, puis les vertus morales. Et on y donne les exemples tirés de toute la vie du sujet examiné, mettant en relief les vertus qu'il a pratiquées. Le problème est d'apprécier l'*héroïcité* de cette pratique. C'est évidemment une question de jugement. C'est pourquoi on tient compte des opinions des témoins sérieux.

Le P. Giuseppe Oreglia disait de don Bosco : « C'est un saint : on a examiné sa vie à fond et l'on n'y a rien trouvé de moins parfait. Il va à des dîners et jamais il ne demande ni ne refuse rien, ne montre ni désir ni répugnance, ni éloge ni blâme. De son verre de vin mélangé d'eau, il ne voit jamais le fond. Il était ainsi déjà à Turin... Revenant parfois d'un repas somptueux, le soir, il mangeait avec appétit sa soupe au riz, cuite et recuite, sans jamais la dédaigner. » Là-dessus, don Francesia insistait auprès du P. Oreglia, pour l'exciter à parler : « Oui, mais en ce qui regarde la pénitence, je ne vois pas ce qu'il y eut en lui d'héroïque. — En ce qui concerne la pénitence, il suffit pour dire qu'il fut un saint de rappeler sa patience à entendre les autres. »

Cet exemple paraît banal à première vue, mais il montre bien le genre de sainteté de don Bosco. Il avait pris pour modèle S. François de Sales [2]. Or, c'est le propre de la sainteté salésienne de se cacher sous les apparences de la plus parfaite simplicité. D'autres saints ont fait, sous l'inspiration d'En-haut, de grandes mortifications, des jeûnes prolongés, des austérités de toute nature. François de Sales et après lui don Bosco pratiqua la pénitence par le détachement, la bonne humeur toujours égale, l'indifférence aux aliments. On ne pénétrait pas tout de suite la haute sainteté de don Bosco. Le P. Franco, qui l'avait beaucoup connu, disait de lui :

« J'ai eu maintes fois l'occasion de m'entretenir avec cet homme vénérable, à Turin, à Gênes, à Florence, et bien des fois, longuement, de seul à seul et dans l'intimité. L'impression qu'il me faisait, au début de nos entretiens, était celle d'un homme qui n'était pas d'une très grande élévation, mais simple et bon. Mais il suffisait de quelques paroles de lui pour que mon sentiment s'agrandît bien vite. En l'entendant raisonner, il se montrait à moi comme un homme de jugement distingué et profond, de prudence admirable, d'intentions très droites et saintes. Ses paroles simples et sans recherche me semblaient si bien adaptées et pesées que l'on aurait pu avec fruit les imprimer de mot à mot comme elles sortaient naturellement de ses lèvres. Je ne connais personne qui, en causant avec moi, ait suscité dans mon esprit une plus grande admiration. J'avais le sentiment de parler à un saint. »

Cette droiture, cette simplicité, cette profondeur, don Bosco les avait manifestées dès son jeune âge. Il était apôtre de tempérament. Etant encore écolier, il conduisait beaucoup de ses camarades aux sacrements. Il les entraînait le dimanche à l'église Saint-Antoine de Chieri, où les Jésuites faisaient une instruction catéchistique ; il faisait ensuite avec eux le Chemin de la Croix [1]. Tout jeune, à Chieri, il avait groupé ses meilleurs condisciples en une société à laquelle il avait donné le nom de « Société de l'allégresse. » C'était déjà l'indice des caractères que revêtirait sa sainteté dans la suite.

Qu'on examine tout le reste de sa vie. On y trouvera le secret de son activité prodigieuse, de ses longues veilles, de son dévouement à la jeunesse ouvrière, de ses inventions géniales dans le domaine de l'apostolat, uniquement en ceci : l'amour dévorant que lui inspirait Jésus et l'avancement de son règne sur la terre. Il est impossible de lui découvrir d'autres mobiles que celui-là. Il n'a travaillé ni pour la gloire, ni pour l'argent, ni pour la reconnaissance humaine. Il n'a eu en vue que les âmes et au-dessus des âmes l'Amour infini auquel il brûlait de les conduire. Et c'est cela que nous appelons la sainteté : le dévouement complet, sans réserve, sans relâche à la gloire de Dieu et au bonheur éternel des hommes, deux choses qui coïncident dans toute leur étendue.

Un tel dévouement ne peut découler que de l'amour, et l'amour est la source de toute perfection.

L'amour de don Bosco pour Dieu et pour son prochain, toutes les pages de sa vie sont là pour l'attester. Le cardinal Alimonda a pu définir la

[1] TAURINEN *Beatificationis et canonizationis servi Dei Joannis Bosco, sacerdotis fundatoris « Piæ Societatis Salesianæ, »* Positio super introductione causæ. Informatio. Animadversiones et responsio (Roma, Tip. Salesiana). — Summarium, et Litteræ Postulatoriæ, *ibid.*, 1907.

[2] C'est pour cela qu'il plaça son Institut sous le vocable du grand évêque de Genève et qu'on appelle ses fils les Salésiens.

[1] Les Pères de Chieri ont voulu commémorer ces faits en plaçant une plaque de marbre au dessus de leur église, avec une inscription qui rappelle ces faits.

vie de don Bosco par « l'union à Dieu. » Cette union ne faisait que grandir avec les années. Un témoin du procès dépose que « son union à Dieu était si grande qu'en toute occasion il parlait du Seigneur. » Un autre de ses confrères confirme que ses discours avaient toujours pour canevas fondamental la gloire de Dieu : « Je ne me suis jamais approché de lui, dit-il, sans qu'il m'ait parlé de Dieu et des choses divines. Et beaucoup de mes confrères m'ont affirmé que la même chose avait été constatée par eux. »

Du reste, cette parfaite charité envers Dieu avait sa plus éclatante manifestation dans l'extraordinaire charité du saint pour les âmes et plus spécialement pour les plus délaissées, celles des jeunes ouvriers pauvres. Comme il les aimait, ses jeunes ! Comme il les voulait aimés de ses coadjuteurs ! Comme il savait plaider leur cause ! Comme il savait trouver pour eux ces sommes d'argent qu'il dédaigna toujours pour lui-même ! « Il les servait lui-même au réfectoire, dit un témoin oculaire. Parfois il raccommodait leurs frusques, leur coupait les cheveux, se conduisait envers eux comme un père, comme une mère. S'ils étaient malades, il les entourait de ses soins, les visitait souvent, les encourageait, et s'ils couraient un danger passait les heures du jour et de la nuit pour les assister. C'était un mot qui courait parmi nous qu'il serait doux de mourir à l'Oratorio pour être assisté de don Bosco. »

Or, cet amour pour ses jeunes gens était de la nature la plus élevée et la plus pure. « Je n'ai jamais vu chez lui, dit un témoin, un acte ou un geste, ni entendu une parole qui pût introduire dans l'affection qu'il leur portait la moindre mollesse ou sensualité. Il nous donnait l'idée parfaite de l'amour que le Sauveur portait aux enfants. »

Don Bosco n'a donc pas été seulement un inventeur, un créateur, un précurseur, en matière sociale ou pédagogique. Ce révolutionnaire a été le plus conservateur de tous les hommes, car il n'a voulu connaître que la méthode de l'Evangile. Ce génie de l'éducation fut un saint, dans toute la force du terme, un saint à miracles, comme tous les grands saints du passé.

Mais quel mot vient de m'échapper ? Un saint à *miracles!* Eh oui ! le surnaturel abonde dans sa vie, comme dans celle du curé d'Ars, qui fut de trente ans son aîné. Non seulement il abonde, mais il inonde, il submerge, il déborde de partout. Et il faut bien reconnaître que tous les procédés d'action mis en œuvre par lui n'auraient jamais eu le succès qu'il sut en tirer, si modernes qu'ils fussent, sans l'intervention de ce procédé suranné, anachronique, presque scandaleux pour trop de nos contemporains intoxiqués de naturalisme, et qui se nomme *le miracle*.

Oui, le miracle a joué dans sa vie un rôle de tout premier plan. On ne peut comparer son activité sous ce rapport qu'à celle des grands thaumaturges de l'Antiquité ou du Moyen-Age, un S. Martin de Tours, un S. Vincent Ferrier par exemple. Il est à noter que si le miracle nous semble constituer la trame même de la vie d'un S. Martin, c'est surtout parce que seuls ou presque seuls les faits miraculeux ont été retenus par ses anciens biographes. Si nous étions renseignés sur la vie quotidienne de S. Martin comme nous le sommes sur celle de don Bosco, il est probable que la proportion du miraculeux et du naturel ne nous paraîtrait pas supérieure chez l'apôtre des Gaules. Et s'il est vrai que le miracle indique la nécessité de l'intervention divine, dans les affaires humaines, en raison de la profondeur des misères spirituelles à guérir, nous ne pouvons pas être surpris que Dieu ait daigné déployer sa force contre le paganisme moderne par les mêmes voies que contre le paganisme antique.

Aussi devons-nous faire monter vers Dieu les plus instantes prières pour qu'il suscite à l'heure actuelle d'autres don Bosco. Le moment est venu de la grande bataille entre l'Eglise et le Dragon de l'Abîme. Nous l'avons dit et nous le répétons : ce qu'il nous faut, *ce sont des saints et des saints à miracles*. Dieu ne nous les refusera pas, si nous savons les lui demander avec persévérance.

V

Pour mieux mesurer l'étendue de la tâche qui nous incombe, celle de refaire une âme chrétienne au monde qui nous entoure, examinons à l'aide de la *Revue de Paris* ce que M. Louis Rougier y appelle *La Mystique soviétique*.

Cette mystique, nous le savons, ne se trouve pas seulement au pays des Soviets ; il n'y a pas de pays qui ne soit profondément touché par cette maladie du siècle. De même qu'au XIIe siècle l'hérésie cathare contamina toutes les régions de la chrétienté, de même la mystique soviétique se rencontre actuellement un peu partout. Elle est le plus dangereux adversaire de la religion chrétienne en ce moment, si l'on prend garde qu'au fond la religion raciste, si distante qu'elle en paraisse, n'en est qu'une variante.

« Au début du XXe siècle, écrit M. Rougier, il pouvait paraître aux esprits éclairés que l'ère de la génération spontanée des religions était close... Dépouillant la robe prétexte du jeune âge, l'esprit humain semblait avoir revêtu la toge virile de l'âge mûr. Seules étaient appelées à survivre en s'adaptant les grandes religions révélées, riches de l'apport de plusieurs civilisations, jouissant d'une longue prescription accréditée par le plébiscite de tant de siècles.

Or, l'après-guerre a démenti cette prédiction : des religions nouvelles ont surgi qui, par-delà le Christianisme, rejoignent le paganisme antique, en ce qu'elles sont fondées sur la divinisation, l'hypostase de l'Etat, de la race ou de la classe, alors que le Christianisme avait distingué, pour le plus grand bénéfice de l'individu et de sa personnalité morale, le temporel et le spirituel, la Cité de César et la Cité de Dieu, et n'avait fait acception ni de classes ni de races. »

Nationalisme et internationalisme sont donc plus proches que l'on ne croirait. Que l'on divinise

la classe ou la race, au point de vue métaphysique comme au point de vue moral la différence n'est pas grande. Un hitlérien ou un bolchéviste, cela fait deux païens, encore qu'ennemis entre eux.

Parmi ces religions étatiques, la plus originale et la plus systématisée est celle qui a son centre en Russie soviétique : le *Matérialisme didactique,* ou *Marxisme-léninisme.* Cette mystique a l'audace de se donner comme le produit authentique de l'esprit positif, comme la synthèse de l'esprit scientifique.

Et pourtant il n'en est rien. Cette nouvelle mystique n'est rien de plus qu'un exemple frappant de cette *fonction fabulatrice* que Bergson a dénoncée comme créatrice de toutes les religions fausses qui ont pullulé sur la terre.

Cette fonction fabulatrice est tout le contraire de l'esprit positif. Ne croyons pas, du reste, qu'elle ne soit à l'œuvre que dans le soviétisme. « Jamais le spectacle de l'infirmité des démocraties n'a découragé qui tient pour sacro-saints les principes de 1789 ou de 1793. Dès que l'on quitte la vraie religion, l'on se met, consciemment ou inconsciemment, à fabriquer des dieux pour son usage personnel. Et naturellement ces dieux sont des idoles plus ou moins fragiles : la Science, — le Progrès, — la Démocratie, — la Liberté, — l'Egalité sociale, — etc. Le propre de ces idoles est justement de résister à la pression des faits. Quand une religion fait profession de se dérouler dans l'au-delà, comme la religion chrétienne, on comprend fort bien que les faits de la vie présente ne puissent l'atteindre et qu'elle ait simplement à les expliquer, à les interpréter dans le cadre de sa dogmatique transcendante. Mais quand une religion, comme celle de la Science, ne veut voir que le monde actuel, que la vie présente, que les éléments à l'œuvre sous nos yeux, il est plus malaisé de comprendre qu'elle résiste aux faits les plus évidents. C'est pourtant ce qui se passe :

« Le gouvernement des Soviets a eu beau promettre la prospérité au terme du plan quinquennal et n'aboutir qu'à la famine ; il a eu beau faire du pays le plus riche en blé de l'Europe, de l'Ukraine, un pays importateur de graines d'Australie et du Canada pour ses semailles ; il a eu beau promettre l'égalité et l'abolition de la contrainte étatique et n'engendrer que l'inégalité la plus flagrante, sous la pression administrative et policière la plus implacable ; il durera, en s'amodiant sans doute, ce que durera, dans le cœur des jeunesses communistes, le Marxisme-léninisme. Or, la mystique nouvelle a des chances de longévité : — auprès des idéalistes, parce qu'elle correspond à des aspirations du cœur humain déposées en nous depuis des millénaires par les prophètes d'Israël et les sages de la Grèce, celles qui tendent vers une société juste et rationnelle, qui ne reposerait pas sur l'exploitation de l'homme par l'homme, où les uns ne seraient pas ruinés par excès de richesses et les autres affamés par excès de dénuement ; — auprès des réalistes, parce qu'elle incarne, en les justifiant apparemment, les haines vigoureuses et la joie de revanche d'une classe jadis opprimée, aujourd'hui maîtresse ; — auprès des enfants et des simples, parce qu'elle leur promet de les mettre en possession d'une clé d'explication universelle pour déchiffrer les énigmes du monde et les singularités de l'histoire humaine ; — auprès des doctes, parce que, gnose transcendante, en dépit qu'elle se prétende accessible à tous, elle est assez abstruse et quintessenciée pour prêter aux controverses, aux arguties, aux commentaires, aux disputes, aux sectes, aux hérésies et aux schismes qui sont la vie des religions. »

Quelle est donc l'origine de cette religion ? Elle repose sur l'annonce du Royaume de Dieu réalisé par la classe élue du Prolétariat. Son premier *Credo* fut le *Manifeste Communiste* de février 1848. Son révélateur fut Karl Marx. Sa Bible est l'énorme ouvrage qui a pour titre *Le Capital.* Cette Bible est expliquée et commentée inlassablement par les professeurs soviétiques, dans les *Instituts Marx et Engels,* les *Instituts de Professeurs rouges,* dans les *Académies communistes.* Ces commentaires ont donné naissance à une Scolastique nouvelle qui a engendré des *Sommes* comparables aux Sommes théologiques du Moyen-Age : la *Grande Encyclopédie soviétique,* la *Petite Encyclopédie soviétique,* le *Manuel de Matérialisme didactique,* à l'usage des écoles supérieures en Russie.

Le dogme initial est la croyance en l'avènement fatal, inéluctable, par suite de la loi d'évolution, d'une société sans classes, réputée juste et rationnelle, réalisée par l'écrasement de la bourgeoisie capitaliste et la victoire du prolétariat. Cette société sera idyllique. Le bonheur parfait y régnera dans la paix perpétuelle. C'est en somme un millénarisme nouveau, tel que les siècles en ont connu d'autres. Le prolétariat est le Messie de cette religion de l'avenir. Le prolétariat a été longtemps opprimé ; il est pourtant l'élu d'Israël ; il est la classe souffrante et la classe militante, il est destiné à racheter l'humanité de son péché originel, qui est l'appropriation individuelle. C'est l'appropriation, en d'autres termes le droit de propriété, qui a engendré tous les malheurs de l'humanité, toutes les querelles, toutes les guerres ; c'est lui qui a empoisonné les philosophies, domestiqué les lettres et les arts. Le prolétariat doit écraser l'hydre de la propriété, mettre fin à la lutte séculaire des classes, à l'exploitation de la femme par l'homme, des enfants par les parents, des colonies par leurs métropoles, des races inférieures par les supérieures. Enfin le prolétariat révélera la vérité absolue, car chaque classe a sa vérité, mais seule la vérité du prolétariat est la vérité complète, définitive. Il détruira notamment, par la proclamation de l'athéisme, le mensonge des religions, qui sont l'opium du peuple. Le prolétariat sera donc le Rédempteur, le Libérateur et le Docteur du peuple humain.

Entre le « grand soir » rouge de la Révolution universelle et l'avènement de la société communiste doit s'étendre une période de transition indispensable pour empêcher le retour de ce mal qu'est la propriété. Cette période, c'est la dictature

du prolétariat. Cette dictature, qui existe déjà en Russie, n'est pas la société idéale définitive ; c'est un instrument d'oppression, mais il doit exercer les vengeances nécessaires sur la Babylone d'impudicité qu'est la société capitaliste. Il doit assurer la destruction des idoles, enchaîner les puissances démoniaques de l'instinct et de l'intérêt. Ce n'est qu'après cette destruction sans retour, que grâce à la technique, à la science, au progrès, à la rationalisation industrielle, à l'économie bien dirigée, le Paradis terrestre sera assuré pour tous.

Telle est dans ses grandes lignes la religion nouvelle. Il est aisé de voir qu'elle n'est que la transcription du christianisme dans le domaine terrestre. Le Dieu du communisme, c'est l'Evolution éternelle, ou le Progrès. La révélation de ce Dieu, c'est la Science. Le Messie sauveur, c'est le Prolétariat. L'instinct de l'appropriation, c'est le péché originel. Le bourgeois ou propriétaire, c'est le Malin. La société capitaliste, c'est la société non rachetée, soumise à l'empire du Diable. La lutte des classes, c'est la lutte pour le Salut. La Révolution sociale, c'est la conversion d'un peuple du Mal au Bien, de l'Erreur à la Vérité. La société communiste c'est le Royaume de Dieu, qui doit s'étendre progressivement sur la terre entière.

Ce qui caractérise ce matérialisme de la religion communiste, c'est que c'est un matérialisme dialectique, c'est-à-dire qui ne va pas à l'aventure, qui suit une logique interne, qui a un but caché : l'accession de tous les hommes au Paradis rêvé. Le matérialiste ordinaire ne soumet le monde qu'au jeu aveugle des forces. Il ne voit dans l'histoire que des luttes obscures et sans but, comme sans loi précise. Il ne croit pas au Progrès continu, mais à des alternatives de Progrès et de Régression. Le matérialiste mystique croit à la loi suprême du Progrès. Il admet de la sorte ce que nous appelons la Providence. Rien ne va au hasard dans l'évolution universelle ; tout tend fatalement au bonheur de la créature humaine. Karl Marx et Engels ont fait de cette foi au Progrès nécessaire entendu comme tendant au triomphe du Prolétariat le premier article de leur matérialisme. C'est ce qu'ils appellent la Loi de l'*Evolution dialectique de l'Inférieur au Supérieur*.

Karl Marx l'avait empruntée à Hegel.

Selon Hegel, l'unique réalité est la Pensée pure ou Raison, dont tous les êtres ne sont que des modes. La loi fondamentale de cette Pensée pure est le Devenir. Elle n'*est* pas, elle *devient*. C'est cette Pensée éternelle et infinie qu'il faut nommer Dieu. Mais Dieu est *in fieri*. Ce devenir de la Pensée s'exécute en trois temps. La Pensée, pour se saisir elle-même, pose la Nature, qui est son antithèse. Et de l'opposition entre la Thèse et l'Antithèse, sort la Synthèse, qui est l'Esprit, car dans l'Esprit il y a d'une part la Pensée qui pense, d'autre part la Nature qui est pensée. Seulement, ce n'est pas du premier coup que cette Synthèse se réalise. Elle ne sera parfaite qu'au terme de l'Evolution, c'est-à-dire jamais. A chaque instant de la durée, la Pensée pose la Nature, et se saisit en elle. L'opposition entre la Thèse et l'Antithèse et la conciliation des deux en une Synthèse toujours provisoire se fait donc constamment, en montant toujours vers la Perfection, qui ne sera jamais atteinte, mais toujours plus approchée.

Karl Marx admet cette dialectique d'Hegel. Mais comme il admet aussi, avec Feuerbach, qu'il n'y a d'autre réalité que la matière, il a infléchi la dialectique d'Hegel en un sens matérialiste. L'erreur d'Hegel aurait été, selon lui, de prendre la copie pour l'original, de s'imaginer que la Nature n'était que l'Antithèse, alors qu'elle est la Thèse. Selon l'interprétation matérialiste de l'hégélianisme, la Nature est donc la Matière éternelle, la Pensée n'en est que le reflet. L'Evolution de la Pensée si bien décrite par Hegel n'est donc que l'image de l'Evolution de la Nature ou Matière. L'enchaînement des faits historiques est bien le même qu'Hegel a décrit. Mais cet enchaînement ne tend pas vers la réalisation de l'Esprit, mais vers l'Ordre parfait de la Matière, ou du Paradis communiste.

Karl Marx aimait à répéter qu'il n'avait fait que remettre la philosophie sur ses pieds, en conservant la dialectique d'Hegel, mais en substituant la Matière à l'Esprit.

Pour établir la Loi de l'Evolution dialectique dans l'histoire, Marx faisait appel à un second dogme, qu'il appelait *le Matérialisme historique*. Ce dogme peut se formuler ainsi : « Les manifestations idéologiques d'une société sont le reflet de sa superstructure sociale et politique, qui est elle-même l'effet de son infrastructure économique, si bien que pour prévoir l'évolution sociale, politique, juridique, idéologique d'une société, il faut et il suffit de pouvoir déterminer, à l'aide de la dialectique d'Hegel, son évolution économique. »

L'économie comprend trois chapitres : la Production, la Répartition et la Consommation. La Production est la force de propulsion du Progrès. La Production ne peut que s'accroître, suivant un rythme régulier ; elle suit nécessairement la Loi du Progrès technique. La Répartition est soumise au régime de la Propriété. Cette Répartition s'opère suivant la Loi de la Force et de l'Injustice sociale, aussi longtemps que le progrès technique est insuffisant pour fournir aux besoins de tous. L'injustice sociale ou inégalité se couvre, comme d'un masque, de croyances religieuses, de formules juridiques, d'agréments littéraires ou artistiques, pour se justifier elle-même et se voiler l'horreur de son essence imparfaite. Mais à mesure que le Progrès technique s'accuse, les formules éclatent, le droit évolue, la propriété change de mains et même de formes, un ordre nouveau est créé, qui n'est toujours que provisoire, jusqu'au jour où le triomphe du Prolétariat sera complet dans la justice sociale idéale.

En d'autres termes, ce qui oblige les sociétés à évoluer, c'est le désaccord constant entre le mode

de production et le régime de la propriété. Ce désaccord se traduit par la lutte des classes, et la lutte des classes est la force dynamique qui oblige les sociétés à progresser vers la justice sociale pour vaincre le conflit latent dans leur sein. Dans la société bourgeoise actuelle, il y a antagonisme entre le mode de production qui est *collectif,* — puisque aucun individu n'est propriétaire à la fois des instruments de production et du produit de son travail, — et le régime de la production, qui est toujours *individuel,* comme à l'époque antérieure où chaque ouvrier était propriétaire de ses instruments de travail et du produit de ce travail.

L'antagonisme entre ce mode de production *collectif* et ce régime de la *propriété individuelle* se traduit par la haine des exploités contre les exploiteurs, des prolétaires contre les capitalistes. Il n'y aura Synthèse de cette Antithèse que par la solution de l'injustice sociale, par l'adaptation du régime de la propriété au régime de la production, donc par la collectivisation de la propriété, ou par une expropriation des propriétaires.

Tel est le système de Marx. Mais il est clair que ce système, quoi qu'il en dise, n'a absolument rien de rationnel, qu'il n'est qu'une foi aveugle, qu'il ne peut se justifier que par un coup d'Etat de la croyance aveugle substituée à l'observation. Rien ne prouve la loi du Progrès indéfini. Si le monde n'est que matière, il n'est soumis qu'à la loi de l'entropie, c'est-à-dire de l'évolution vers un nivellement universel de mort par la dégradation de l'énergie. Or, la loi de l'entropie est juste le contraire d'une Loi de Progrès. La dégradation de l'énergie arrivée à son terme ne signifierait pas le Paradis pour tous, mais la Mort pour tous et la suppression du mouvement ou de l'évolution même.

D'autre part, le matérialisme historique est une pure imagination. Il n'est pas du tout vrai que l'infrastructure économique, en d'autres termes le régime de la production, soit en mesure d'expliquer, comme de simples épiphénomènes, toute la superstructure politique, juridique, morale, scientifique, religieuse, artistique de l'humanité. Rien ne prouve qu'un régime de production plus parfait doit engendrer une littérature plus élevée, un art plus puissant, une morale plus efficace, un droit mieux observé.

Pour réfuter le matérialisme historique, il suffirait de considérer ce qui se passe sous nos yeux. Suivant la loi de ce matérialisme, ce sont les pays où le régime de production est le plus actif, où l'industrialisation est le plus poussée, où l'opposition entre la production et la propriété est la plus forte, que la lutte des classes devrait être la plus active. Or, c'est le contraire. Le communisme n'a pu s'établir que dans un pays mal industrialisé, dans un pays agricole et de faible concentration industrielle, un pays en retard sur tous les autres au point de vue technique ! Et ce sont, au contraire, des raisons politiques, psychologiques, juridiques, des raisons appartenant à la superstructure, au monde des épiphénomènes, qui ont conduit à la transformation de l'infrastructure économique de la Russie soviétique, c'est-à-dire à la motorisation et à la mécanisation des campagnes.

La loi du matérialisme dialectique est donc démentie sur toute la ligne. Il n'est pas vrai que les révolutions se font toutes seules. Ce qui est vrai, c'est que l'histoire ne connaît pas de déterminisme irrésistible, mais seulement des responsables. Et les communistes russes ne pensent pas en pratique autrement que tout le monde sur ce point. Ils donnent à toutes les phases de l'évolution communiste non pas le nom d'une force anonyme et aveugle, mais le nom d'une personnalité. C'est Marx qui a prêché la Révolution ; c'est Lénine qui l'a réalisée. Marx et Lénine ne sont pas des produits quelconques de la matière, pour eux. Ce sont des êtres en chair et en os, qu'ils entourent de leur vénération et de leur admiration, comme les catholiques le font de Jésus et de leurs saints. Il est si difficile, si parfaitement contre nature, d'être matérialiste intégral et conséquent !

D'autre part, la doctrine du prolétariat est complètement absurde. Elle l'est doublement, en ce qu'elle prétend faire du prolétariat une classe fixe, immuable, qui, ayant souffert dans le passé, doit enfin arriver à l'honneur et aux profits, — et aussi en ce qu'elle affirme que la dictature du prolétariat aboutira à ce résultat. Il est faux que le prolétariat, qui sera mis à l'honneur, si cela se produit, soit le même que celui qui a souffert jadis. Et il est faux que le prolétariat puisse être mis à l'honneur. Ce n'est que dans les sociétés à castes que la théorie peut être soutenue. Si un agitateur décrétait, aux Indes, que les parias vont avoir toute l'autorité, toute la fortune, tout le prestige réservés jusqu'ici aux castes supérieures, on pourrait dire que cela se tient, que c'est la revanche d'une classe sur une autre. Mais nos pays occidentaux ne sont pas des pays à castes fermées. L'économiste suisse Wilfredo Pareto (1848-1923) a bien étudié le phénomène capital de la « circulation des élites[1]. » Il a prouvé que, dans une société donnée, il y a en réalité une multitude de classes en antagonisme partiel, mais que ces classes sont des classes mouvantes, en sorte que la classe dirigeante est constamment renouvelée par l'ascension des classes inférieures et des apports étrangers.

Il est évident d'autre part que la dictature du prolétariat ne peut profiter immédiatement qu'à un petit nombre. Par définition, une dictature est toujours exercée par un petit nombre d'hommes, ou même par un seul, entouré d'un état-major restreint. La dictature du prolétariat ne confère donc le pouvoir et les joies qu'il apporte, comme les avantages matériels qu'il fournit, qu'à un indi-

[1] Professeur à l'Université de Lausanne, Pareto introduisit la méthode mathématique dans l'étude de l'Economie politique. Il a laissé d'importants ouvrages : *Cours d'Economie politique* (1896 1897). *Le Péril socialiste* (1900), *Les Systèmes socialistes* (1902).

vidu et à ses adjoints immédiats. Dire aux prolétaires qu'ils sont les maîtres, parce que ce sont des prolétaires qui gouvernent, c'est se moquer d'eux, c'est les endormir d'une vaine fumée, c'est leur donner à haute dose cet *opium* que les marxistes identifient avec la religion. Et de fait, si jamais la parole de Marx que « la religion est l'opium du peuple » a été vérifiée, c'est bien dans la Russie soviétique d'aujourd'hui. Faire admettre à tout un peuple qu'il est à la tête du Progrès social, qu'il ouvre le chemin de l'Economie de l'avenir, alors qu'il croupit dans la misère et qu'il souffre de la faim, alors qu'il est soumis à un régime de terreur et de délation ignoble, c'est bien un tour de force qui n'est possible qu'en administrant à ce peuple l'opium abrutissant d'une fausse mystique, d'une illusion pure, d'un rêve, d'une chimère !

C'est encore beaucoup plus fort que ce qui s'est produit en France lorsqu'on a persuadé au peuple qu'il était en démocratie pure, qu'il était le vrai souverain, que la nation détenait tous les pouvoirs, parce que ce peuple a le droit illusoire de déposer, tous les quatre ans, un papier par lequel il abdique totalement entre les mains de représentants qui peuvent ensuite faire de leur mandat tout ce qu'ils veulent... excepté le bien, comme dit l'autre !

Mirabeau disait : « Des jacobins ministres ne seront pas nécessairement des ministres jacobins. » On doit dire de même : « Des prolétaires dictateurs ne sont pas nécessairement des dictateurs prolétaires. » On sort précisément du prolétariat, en prenant le pouvoir. C'est une contradiction dans les termes de dire qu'il peut y avoir, qu'il y a une « dictature du prolétariat ». Il y a un prolétariat berné, trompé, endormi à l'opium d'une religion fausse, qui appuie la dictature d'individus sortis de son sein (encore pas toujours). Et voilà tout.

Mais le peuple, quel profit en tire-t-il ? Demandez-le aux malheureux paysans russes systématiquement sacrifiés à la nécessité de ravitailler les centres urbains et ouvriers et à celle de se procurer des devises sur le marché étranger.

Voulez-vous un exemple de la manière d'inculquer aux jeunes cerveaux la religion matérialiste ? En voici un qui est tiré de l'ouvrage célèbre du marxiste Engels : *Anti-Dühring*. Il s'agit de prouver que la matière obéit à une marche *dialectique universelle*. Voici la démonstration d'Engels, en ce qui concerne le processus *dialectique* de la fructification et de la variation lente, en botanique :

« Prenons un grain d'orge. Des milliards de grains semblables sont écrasés, bouillis, brassés et finalement consommés. Mais si un tel grain d'orge rencontre les conditions pour lui normales, s'il tombe sur un terrain favorable, il subit, sous l'action de la chaleur et de l'humidité, une métamorphose spéciale : il germe. Le grain périt comme tel, *il est nié ;* il est remplacé par la plante née de lui, *qui est la négation du grain.* Or, quel est le cours normal de la vie de cette plante ? Elle grandit, fleurit, est fécondée et finalement produit de nouveau des grains d'orge ; et, dès que ceux ci ont mûri, la tige meurt ; elle aussi de son côté *est niée.* Résultat de cette *négation de la négation :* nous avons de nouveau le grain d'orge du commencement, non pas simple, mais multiplié dix, vingt ou trente fois. Les céréales varient très lentement et c'est pourquoi l'orge d'aujourd'hui est à peu près semblable à celle d'il y a cent ans. Mais prenons une plante d'ornement, facile à modifier, par exemple un dalhia ou une orchidée ; traitons selon les principes de l'art de l'horticulteur le tubercule et la plante qui en provient, et nous obtenons comme résultat de cette négation, non seulement un plus grand nombre de tubercules, mais des tubercules qualitativement améliorés, qui produiront de plus belles fleurs ; et chaque renouvellement de processus, chaque nouvelle *négation de la négation* accentuera ce perfectionnement. »

Et voilà ce qui fait que votre fille est muette !

Qui ne voit que, dans ce galimatias, il y a une partie qui est scientifique, positive et sûre : c'est la description du fait invoqué, du reste élémentaire, — et une autre partie, qui est pure fantaisie, mauvaise philosophie, mystique mensongère : c'est tout ce que nous avons souligné, à savoir que le grain « est nié » quand il germe, que la maturation du grain est « la négation de la négation », etc. ? Et c'est avec ces billevesées que l'on veut établir que le Progrès est le fruit fatal de l'évolution universelle, et que cette évolution suit une forme *dialectique,* dont le dernier terme est le triomphe du prolétariat ! Vous avouerez que l'on ne peut guère se moquer du monde plus élégamment et plus ouvertement.

Or, Engels voyait partout son système : en géologie, la formation de l'écorce terrestre n'est qu' « une série de *négations niées,* une succession de formations anciennes détruites et de nouvelles déposées ; » en calcul différentiel, l'intégrale est la *négation de la négation ;* en mécanique, la mécanique ondulatoire est la synthèse de la théorie de l'émission de Newton et de la théorie des ondes de Fresnel. De là on passe à la psychologie ; et comme on a commencé par transporter dans le domaine de la nature une loi qui n'est probablement que le reflet du rythme de l'*attention,* qui a ses pulsations comme les artères du corps, l'on n'a pas de peine à la retrouver. Le professeur Kornilof, dans un travail intitulé : *Première orientation dans le domaine de la psychologie du point de vue marxiste,* prend comme point de départ le principe d'Engels : « La dialectique est la loi universelle du mouvement de la pensée. » Et il entend par là la fameuse loi posée par Hegel : Thèse, antithèse, synthèse. Cela devient une sorte d'obsession. Toutes les sciences sont reprises, en Russie, du point de vue de la dialectique marxiste. Mais il y a mieux :

« Le matérialisme dialectique a été progressivement étendu aux sciences, telles que la médecine et la chirurgie ; aux techniques industrielles, telles que la métallurgie ; aux arts, tels que la peinture ; aux sports, tels que la pêche, et aux jeux, tels que

les échecs. Cela devient une manie telle qu'il a fallu un avis du Comité central chargé de la direction de la culture, de la propagande et de l'instruction publique, en Russie, pour couper court à ces absurdités. Cet avis parut sous forme d'article, dans la *Pravda* du 4 juin 1932. On y relevait vertement un grand nombre de fantaisies soi-disant scientifiques. A y regarder de près, ces fantaisies ne traduisaient que la volonté des soi-disant chercheurs et savants de conquérir les suffrages marxistes de leur entourage. Toute religion a ses pharisiens. Il y a des professeurs, en Russie, qui font parade de leurs convictions marxistes de la façon la plus comique, comme en d'autres pays il peut y en avoir qui font parade de leurs convictions républicaines ou fascistes, suivant les cas.

Extrayons, à l'adresse des pêcheurs à la ligne, ce passage de l'article en question : « Voici ce qu'écrit un certain théoricien, dans la revue *La reconstruction socialiste de l'organisation de la pêche* (1931), sous le titre prometteur : « Le matérialisme dialectique et l'art de la pêche. » Il caractérise « dialectiquement » les territoires où l'on s'occupe de pêche, en disant « qu'ils sont au premier stade de leur formation ; qu'ils viennent de naître ». Quant aux poissons, ils sont définis dialectiquement comme suit : « Le poisson — la population poissonneuse des bassins, des bassins ouverts en particulier — est essentiellement un processus, plutôt qu'un objet, dynamique, mouvant, qui peut s'exprimer en langage philosophique dans toutes les catégories. C'est justement en cela que consiste la *clarté dialectique classique de la pêche.* »

Si cela n'est pas du « primaire renforcé », on se demande ce que l'on pourra entendre par là ! Amis pêcheurs, apprenez que vous ne prenez pas des poissons, mais des « processus dynamiques, mouvants. » Sur cette dernière épithète, je suis sûr que vous n'avez pas de doute. Mais *processus* fait rêver. Chaque vendredi, nous pourrons songer qu'il nous est doux de manger un morceau de processus. Mais n'allons pas demander à notre ménagère de réclamer cet article sur le marché. « Processus ? Connais pas, » répondrait le poissonnier.

On comprend que l'article susdit de la *Pravda* ait conclu : « Les tentatives d'appliquer le marxisme directement à n'importe quel domaine, de la microbiologie jusqu'à la cordonnerie, aboutit souvent, dans la pratique, à une altération de la doctrine et c'est là une chose grave. »

N'empêche que tous les professeurs sont obligés d'exposer leurs travaux du point de vue orthodoxe pur, c'est-à-dire matérialiste dialectique. Et cela même dans l'enseignement supérieur. Il y a trois ans, il y eut une révision générale des élites professorales. Les maîtres ont dû faire un résumé de leur doctrine devant un jury composé de leurs propres étudiants, de délégués des soviets ouvriers, de leurs propres collègues et de membres de l'administration universitaire. Voici les procès-verbaux de quelques-unes de ces séances à Léningrad :

« Le rapport du professeur Nomilof est salué par de bruyants applaudissements. Le professeur Nomilof est un matérialiste militant. Il s'efforce d'expulser de la biologie la métaphysique et le mécanisme qui y sont inféodés. Les travaux scientifiques du professeur Nomilof sont infinis ; ils sont traduits dans beaucoup de langues étrangères. Pour ce qui est de ses occupations sociales, il est difficile de les compter. Il est membre du soviet de Léningrad, membre du Varnisko, membre de la Direction de l'Université de Léningrad, Président de la Commission pour l'Emulation socialiste, etc., etc. — Le professeur Gernet fait une impression diamétralement opposée. Elle fait une figure comique. Avec une emphase extraordinaire, le professeur Gernet expose ses travaux scientifiques (peu nombreux du reste), s'étend d'une manière touchante sur les circonstances dans lesquelles se sont connus son père et sa mère, et l'enfant d'un certain professeur atteint de scarlatine. Elle apporte dans ses mœurs le même esprit petit-bourgeois. Le professeur Gernet s'occupe de la théorie du calcul des variations. Pendant ses cours, elle commence à parler d'une chose, puis passe à une autre et ne donne pas l'impression de la cohérence. Les étudiants décident qu'il est indispensable d'éloigner le professeur Gernet... »

Par contre, le même rapport porte au pinacle un privat-docent d'anthropologie, nommé Vicnevski. On voit clairement que cet homme se tient en contact étroit avec l'action socialiste dans la cité, il faut donc lui donner de l'avancement. La politique est étroitement liée à ces considérations sur la valeur scientifique des professeurs ; la politique a la haute main sur tout l'enseignement.

Ainsi, un docteur Jaknitz, dans un travail sur la « propagation de la tuberculose parmi les enfants », ose affirmer que la tuberculose est en progrès depuis la Révolution, en Russie. En cela, il a commis une grave erreur doctrinale ; c'est un hérétique fieffé : Karl Marx a révélé en effet que la tuberculose est due au régime capitaliste que la Révolution a détruit. Contredire Marx est le pire des crimes ; c'est un péché contre la foi !

Pareille erreur a été commise par le « vénérologue » Sobaleff. Il a eu l'audace d'avancer que les maladies vénériennes se sont multipliées sous le régime soviétique. Il ignorait donc, le malheureux, que la propagation des maladies honteuses est due à la prostitution et que cette plaie des sociétés est une conséquence du régime bourgeois ! On le lui a bien fait voir : il a été violemment pris à partie par la presse locale (Kharkov) et finalement destitué.

Autre hérétique : le professeur Quint, dans des comptes rendus sur les facultés mentales de plusieurs enfants, n'a pas craint d'affirmer que cinq fils de paysans et d'ouvriers ont fait preuve de moindre intelligence que trois fils d'intellectuels. Il a voulu insinuer par là que les enfants d'ouvriers sont arriérés et que les fils de bourgeois se développent plus normalement. Même erreur tendancieuse chez le professeur Kakkebouch, qui a prétendu que chez les fils de paysans il y a de nombreux imbéciles.

Voilà des gens qui oublient que la science pour la science, de même que l'art pour l'art, sont des hérésies bourgeoises. L'homme qui a dit que « le plus grand dérèglement de l'esprit est de dire que les choses sont comme on veut qu'elles soient, » est un vulgaire bourgeois, un affreux bourgeois. La science soviétique est une science à base politique, une science de classe, qui doit servir le prolétariat et permettre à ses dirigeants de maintenir leur emprise sur les masses. Il s'ensuit que la

vraie science est bannie de Russie. C'est la conclusion de M. Rougier :

« On peut rencontrer, dit-il, en U. R. S. S. des physiciens, du reste tout à fait privilégiés, ralliés au régime; je n'ai pas rencontré d'historiens, d'anthropologistes, de psychologues de valeur, qui ne fussent dans leur for intérieur en vive réaction, et le plus génial d'entre eux, protégé par le renom et l'utilité de ses travaux, Pavlov, ne dissimule pas, à qui veut l'entendre, sa répugnance dédaigneuse pour le marxisme-léninisme. »

Mais quelle tristesse de voir toute une jeunesse soumise à un régime d'abrutissement comme celui-là ! Et voilà cependant où nous conduirait le communisme.

Nous avons parlé de don Bosco, que la *Civiltà cattolica* du 5 mai ne craint pas d'appeler « le grand éducateur des temps modernes. » Comment ne pas être frappé de la distance infinie qui sépare l'amour, le dévouement, la noblesse d'âme d'un tel formateur de la jeunesse, et l'action intéressée de la machine soviétique tendant à enfermer dans le cercle infernal de la matière tant de millions d'âmes, rachetées du sang d'un Dieu ! Et comme on comprend que le Souverain Pontife ait donné aux chrétiens de tout l'univers, comme l'une des principales intentions du Jubilé de 1934-1935, la supplication adressée à Dieu contre les progrès du monstrueux athéisme dont le marxisme est le grand appui et la plus terrifiante citadelle !

VI

Nous terminerons cette Causerie par une rapide incursion en pays catholique : en Belgique. Un publiciste bruxellois, M. Jacques Basyn, a donné à la vaillante revue *Christus* du 20 avril 1934 un court mais substantiel article sur *La Belgique et la religion catholique.*

M. Basyn est justement fier de son pays. Il attribue la noblesse belge, c'est-à-dire cette hauteur d'esprit, de courage, d'activité économique qui distingue la Belgique, à l'inspiration catholique. « Serait-il nécessaire d'affirmer, écrit-il, que la Belgique est le pays de civilisation européenne le plus imprégné de catholicisme ? »

Sans doute, là aussi, la religion de la terre se dresse en face de la religion du ciel, le marxisme oppose ses vues écourtées aux grandes envolées chrétiennes. Il est remarquable qu'il n'a guère réussi à mordre que parmi les simples, que la misère et l'ignorance rendaient plus vulnérables.

« Assurément, reconnaît M. Basyn, la masse populaire n'a plus la foi de ses aïeux, de façon aussi développée ; mais plus que jadis, l'idée catholique s'affirme comme pouvant seule présenter un ensemble philosophique capable de donner satisfaction à l'intelligence. Moins de foi dans le peuple ; moins de scepticisme aussi chez l'élite intellectuelle. Il y a une sorte de renversement et le catholicisme s'impose davantage à l'esprit cultivé qu'au sentiment populaire. »

Une preuve incontestable du prestige du catholicisme en Belgique, c'est que cette année 1934 va voir le 50e anniversaire de l'arrivée au pouvoir du gouvernement catholique. Sans doute, il faut se garder de confondre le catholicisme belge avec le parti catholique belge. Le catholicisme n'est pas un parti ; il est une vie intérieure, une spiritualité ; il vise non aux victoires de ce monde, mais au salut des âmes. Le parti catholique belge, en politique, se recrute bien au-delà des pratiquants effectifs. C'est cependant parmi les fidèles proprement dits qu'il trouve ses effectifs les plus nombreux et les plus sûrs. Et le catholicisme à son tour bénéficie incontestablement de la présence au pouvoir d'hommes qui sont l'honneur de l'Eglise catholique. Il n'est pas indifférent, au point de vue de l'exemple, « que des ministres assistent aux grandes cérémonies religieuses ou fréquentent la Table Sainte quotidiennement, que la dépouille d'un Roi soit exposée un crucifix dans les mains jointes à une foule immense. »

Tout cependant n'est pas profit assuré et net dans cette présence au pouvoir d'hommes qui se donnent ouvertement comme catholiques. Ces hommes font une politique Cette politique a tous les jours à opter entre deux solutions (et souvent plus de deux), dont l'une peut être dite « bourgeoise » et l'autre « prolétarienne », suivant le vocabulaire que les meneurs socialistes ont mis en usage. Il n'est pas toujours facile de démontrer au peuple des ouvriers, embrigadés et évangélisés par d'adroits sophistes, que la solution dite « bourgeoise » est dans la plupart, sinon dans tous les cas, la plus favorable à la nation entière et donc au prolétariat lui-même. Il s'ensuit qu'il est aisé pour les chefs socialistes de soulever contre la religion catholique tous les mécontents qu'une politique quelconque ne peut moins faire que d'engendrer. « L'adversaire, dit M. Basyn, confond parfois, intentionnellement, et impute à l'idée religieuse ce qui se passe sur le terrain — combien discutable et irritant ! — de la politique. »

A cela quel remède ? Notre auteur l'insinue, discrètement mais clairement :

« Ce serait..., écrit-il, de l'ingratitude de la part de l'Eglise de Belgique de ne pas reconnaître les services signalés rendus par la politique catholique à l'idée religieuse. Aussi bien, *s'il est possible de découvrir une tendance qui souhaiterait que le clergé se tienne éloigné de toutes querelles politiques, pour ne plus s'occuper que des questions religieuses,* il serait difficile de concevoir la disparition du parti catholique belge, qui s'identifie avec la plupart des manifestations de notre vie nationale. »

C'est nous qui avons souligné, dans cette phrase, l'indication de la solution profonde au problème des rapports de la religion avec la politique. Cela veut dire que le clergé a tout à gagner, en Belgique comme ailleurs, à se placer en dehors des luttes de la cité, à se dévouer à tous sans distinction de partis, à se renfermer dans son rôle religieux et moral, à ne pas faire retomber sur la religion qu'il représente les rancunes que ses interventions dans le domaine politique peuvent soulever chez les adversaires.